

accumulées contre le porteur d'un misérable billet ?

—Eh bien ! prends-en vingt, trente, cinquante, prends une série,...

—Tu plaisantes ! A peine le prix de mon champ y suffirait-il, en supposant que j'eusse le temps de le vendre. N'est-ce pas demain que tu retourneras à Francfort ?

—Demain, il faut que je rapporte au banquier les billets ou leur valeur ; le tirage aura lieu dans huit jours.

—Tu vois donc bien que je ne puis pas même me soustraire à mon sort ! En ce moment il doit être décidé. La bonne madame Wagner m'avait promis de tenter un effort sur l'esprit de son mari, qui commence à voir mes visites de fort mauvais œil. Hélas ! je m'attends à recevoir un congé absolu.

—Eh bien ! ne va pas à la ferme aujourd'hui ; viens avec moi ; nous parlerons de notre enfance, de Freudenberg, notre ville natale, et de mille souvenirs qui te réjouiront l'âme.

—Non ; il faut que j'obéisse à ma destinée ; c'est encore une occasion de voir ma pauvre Claire, et si je la perds pour toujours, au moins je pourrai lui dire un dernier adieu.

—Te reverrai-je avant mon départ ?

—J'irai te retrouver à ton auberge.

—Adieu, Ulric.

—A ce soir, George.

Les deux amis se séparèrent ; il faisait déjà nuit. Ulric prit le chemin de la ferme, l'esprit plein des plus tristes pressentiments. Arrivé près de l'enclos, le cœur lui battait avec tant de force qu'il s'arrêta un moment ; ses genoux tremblaient, et il avait peine à se soutenir ; au lieu d'entrer, il gagna un banc de pierre qui était adossé à la maison, et il s'assit là pour se donner le temps de recueillir ses esprits. Un bruit qui s'élevait du dedans attira son attention ; il écouta ; c'était la forte voix de Maurice, à laquelle répondait la fermière d'un ton plus doux et presque suppliant. Il entendit prononcer son nom ; alors, se dressant debout sur le banc, il se trouva à la hauteur des fenêtres, et à travers la fente des volets il aperçut dans la chambre éclairée le fermier Wagner qui marchait à grand pas avec agitation. Sa femme, assise sur un vieux fauteuil de bois, joignait les mains et le priait de modérer sa colère.

—Non, disait Maurice, non, je ne donnerai jamais ma Claire, ma fille unique, à un garçon sans patrimoine, et qui a voulu se mettre à mes gages pour gagner sa vie ?

—Que dis-tu, Maurice ? la colère t'égare ? interpréter ainsi le dévouement de ce pauvre jeune homme ?

—Beau dévouement que celui-là ! Prétendre épouser une femme pour la rendre misérable ! Ne songer qu'à sa passion, sans s'inquiéter de l'avenir que l'on prépare à la personne aimée ! Est-ce donc là ce qui vous flatte, vous autres femmes ? Ah ! pourtant, ce n'est point ainsi que je t'ai prise, Marguerite ; et jamais je ne t'aurais demandé à ton père si je n'avais pas pu te rendre au moins le bonheur que tu trouvais chez lui.

—Je le sais, mon ami, répondit affectueusement Marguerite ; et tous les jours que j'ai passés avec toi ont été bénis par Dieu, car je t'aimais.

—Tu m'as agréé quand ton père t'a proposé ma main ; que ma fille imite ton exemple, et qu'elle attende mes volontés.

—Mais elle aime Ulric !

—Bah ! à son âge, sait-on seulement ce que c'est qu'aimer ? Elle n'a que seize ans ; et dans le cœur d'une si jeune fille, les impressions s'effacent aussi